

Jamais son nom (zi Olyvor) n'a été plus grand qu'au temps des invasions primitives, alors que toutes les tribus qui devaient plus tard former le peuple grec se pressaient dans ses défilés et campaient sur ses pentes. La fut le théâtre de leurs premières luttes, de leurs plus antiques établissements, et leur première étape dans le long voyage qui les amenant des régions de la mer Caspienne, aussi leur imagination conserva-t-elle de ces lieux un ineffaçable souvenir. Plus tard lorsque ces populations se sont écartées vers le nord, emportant avec elles la civilisation, l'Olympe, pendant quelques siècles, qu'une limite continue entre des pays demi-barbares. La porte de la Grèce est alors aux Thraciens. Mais, durant cette longue période, il ne cessa pas d'être habité par des peuples de moeurs primitives, qui vivaient obscurément dans ses vallées, débris égarés de tant de tribus différentes, d'un côté sont les Péoniens, reste de ces Thraces qui ont contribué à civiliser la Grèce; de l'autre, les Perchiens, fils des fameux Pélasges de la Thessalie. C'est une ressemblance avec le Caucase, qui, placé aux frontières de l'Europe, sur le grand chemin des invasions, conserve bien le nom de si anciens débris des races les plus antiques et les plus diverses.

L. Heuzey

Le mont Olympe

et l'Acarnanie

Paris 1860

6.5-6.

o. 148

Elle (à Thèbes en Thugie) étant peut-être d'o-  
rigine périenne : son nom tout au moins remonte aux  
Périens ; et ils semblent l'avoir transporté dans l'  
Hélicon, où l'on voyait une source de Pétra, tout  
à côté de celle de Libéthère.<sup>2</sup>

2) Paris, Bibl., 34



ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΟΗΝΑΝ

gés et des belles eaux, s'arrêtant à chaque  
endroit qui lui souriait, pour y sacrifier aux  
dieux et y célébrer des orgies. On voit souvent  
chez les peuples barbares, un vif sentiment po-  
étique, des croyances assez élevées et même le  
gout d'une certaine austérité s'alliait, des  
K 105  
mœurs turbulentes et sanguinaires. Je ne veux  
pour exemple que les anciens Gaulois avec  
leurs bardes et leurs druides, les Germains,  
les Scandinaves.

Les anciens Thraces, présentaient sans doute  
ce mélange singulier de qualités contraires,  
et enthousiasme et ce mystère barbare,  
et les Péoniens leur ressemblaient de tous  
plus d'un côté. Rien ne nous fait, en effet,  
à regarder les Péoniens, comme une race toute  
païenne; si l'on fait bien attention, la  
tradition ne les représente pas ainsi. Ce ne  
sont pas de paisibles familles de pasteurs qui  
descendent de la Péninsule dans l'Attique et  
la Béotie, prêchant les Muses et Dionysos,  
non, ce sont des bandes armées et guerrières,  
conduites sans doute par des hommes saintes et  
par des prophètes inspirés, mais s'établissant  
de force au milieu des peuples grecs et s'y  
maintenant énergiquement. La Péninsule même  
paraît avoir été vigoureusement défendue  
contre les invasions de Macédoine. Cette humeur bel-

l'égée des Péoniens est un dernier trait qui le rapproche des Thraces.

Mais si les Péoniens étaient Thraces d'origine, ils formaient cependant une tribu part, qui s'est développée dans des conditions extraordinaires. Jetée en avant, isolée au milieu des tribus grecques, elle s'est trouvée mêlée de bonne heure à la vie, au mouvement de cette Grèce naissante, qui flottait alors aux environs de l'Olympe et dans les plaines

de la Thracie. Sans doute les Thraces de la Péninsule ont une imagination enthousiaste, dont le premier branle a été donné par les populations helléniques, des forêts de l'Olympe sortant des chanteurs exaltés, qui apportèrent aux Grecs, sinon une poésie toute faite, au moins le goût d'une certaine exaltation musicale et religieuse et l'usage d'un rythme grossier. Mais il y eut, comme toujours, un échange; cette petite peuplade ne pourrait manquer, de son côté, de valoir l'inévitable ascendant de la race grecque, race en somme plus forte et d'un plus grand avenir. Comme toutes les tribus qu'on trouve encore aujourd'hui perdues au milieu des Grecs, comme les Albaniens du Péloponèse ou les Valaques



de la Thessalie, les Péoniens devinrent Grecs à  
 demi; ils apprirent par nécessité la langue grecque,  
 formée de si bonne heure, et qui, du reste, n'était  
 probablement pas très-éloignée de leur idiome  
 national. L'enthousiasme dont ils faisaient  
 profession ne devint réellement chose seconde qu'  
 après qu'ils l'eurent transmise à ce peuple plus  
 ferme d'esprit et de sens, plus assis. C'est  
 ainsi qu'on voit, chez quelques enfants, s'éveiller

1) J'observai en Thessalie un fait curieux: ce  
 sont aujourd'hui les Bohémiens ou Tzinguers,  
 (sic. voir Tringanes &) race toute différente  
 des Grecs, qui font le métier de chanteurs et de  
 musiciens ambulants, qui débitent, colportent  
 dans les villages, composent même au besoin un  
 grand nombre de chansons grecques.

#  
Héïpēs  
Foiypia.

de cette heure une vivacité d'imagination qu'ils ne  
sarent pas soutenir dans l'âge mûr; mais le  
contact de cette flamme, chez eux bientôt disparue,  
allume quelquefois chez leurs compagnons un feu  
plus durable et qui ne s'éteint pas.

Les Périens, à cette époque reculée, étaient sub<sup>107</sup> et  
l'en relation de <sup>107</sup> avec les Éoliens qu'ils con-  
traignaient sur la Grèce; ils semblaient s'être mêlés  
à eux de préférence, jusqu'à les suivre par petites  
bandes dans leurs migrations. C'est en grande par-

tie par les Éoliens que l'influence de ces Thraaces  
de Périé s'est communiquée à la Grèce; et nul doute que la poésie éoli-  
enne ne doive à ce contact plus direct son précoce développement. Les tradi-  
tions indigènes ces antiques rapports lorsqu'elles associent le Périen Or-  
phée à l'expédition des Argonautes, ou lorsqu'elles racontent comment la Vie  
de ce chantre sacré fut portée par les flots de la mer jusque sur la plage de l'  
éolienne Lesbos.

Thièses. Thiesia.

375a

Thièses } de l'ancien Opéra

BS. Henzey

Le mont Olympe et

l'Acarname. Paris 1860 (From Didot)

5. 93

(id. 12 i) Maintenant, si nous recher-  
chons à quelle race pouvant appartenir  
cette tribu si noblement dotée, tous les té-  
moignages de l'antiquité s'accordent  
pour nous déclarer que les Péoniens étai-  
ent des Thraces. Certes il y a là de  
quoi s'étonner; on ne voit pas ce qu'il  
pouvait y avoir de commun entre ces  
premiers auteurs de la civilisation

Théophr. Théophr.

2  
Ainsi peuple brutal, vivant de guerre et  
de brigandage, qui, tant qu'il a duré, s'est  
obstiné dans la barbarie. Comment compa-  
rer, par exemple, les divins Éumérides des,  
aux mains desquels est remise la clef d'or  
des mystères<sup>1</sup>, et ces Théâtres grotesques, amis  
de la pitié et du carnage, qui venaient  
faire à Athènes le métier de mercenaires.  
Ainsi la critique moderne n'a-t-elle ac-  
cepté qu'avec défiance cette opinion des  
anciens. On s'est demandé comment les a-  
uteurs grecs pouvaient avoir eu une véri-  
table influence sur le premier essor de la  
poésie grecque, s'ils n'étaient<sup>103</sup>

<sup>1</sup> Sept., Oed. Col., 1051.

mêmes Grecs et ne parlaient le grec; on  
a remarqué que les noms des villes de la  
Péonie étaient grecs par leurs racines;  
et, sur ces indications, on a pensé que  
les Péoniens ne pouvaient être qu'une tribu  
ou de race hellénique.

Cependant il faut croire que les Grecs  
des Grecs, surtout qui ne savaient pas tenir  
à faire des villes grecs, et qui savaient  
peuple barbare, se voyaient la rend'  
impossible de se passer, il y a pas une ville  
qui s'appelle ou qui s'appelle. Je ne sais pas.

Le fait est que les Grecs, et les autres Grecs,  
sont les seuls à s'appeler les Grecs.

Héris. Héris.

4

que Strabon. L'Heb., 329, franges II.

2) Strab., 471; conf. 410. Conf. Pausan., Boet.,  
39 - *Idemque dixerit in excedens cum*  
*utp. in xperis in excedens H.* Le  
raisonneur Strabon, toujours prêt à discu-  
ter les anciennes traditions, ne cherche même  
pas à donner une explication. Je ne  
parle pas des poètes et des mythographes,  
qui appliquent sans hésiter aux habitants  
de la Grèce les noms des bestes les plus lar-  
gées, et en font tout à tour des Bistoni-  
ens, des Léones, des Odrupes. Quelque bonne  
raison qu'on puisse donner, il me semble dif-



Thrac. Pieria.

104  
57  
Il faut se soulever contre l'antiquité tout  
entière que les Pieriens étaient pas Thrac,  
Ils vont peut-être mieux chercher à ex-  
pliquer comment ils pouvaient l'être.  
N'existe-t-il absolument aucun trait de  
ressemblance, aucun signe de parenté entre  
les Thraciens et les Pieriens? En vain tout d'  
abord; c'est le culte commun de Dionysos. La  
légende de la destruction de Laïbœtes nous  
montre les sanctuaires pieriens directement  
en rapport avec le grand oracle de ce dieu  
en Thrace. Et lorsque les Pieriens sont chas-  
sés d'Olympe, est-ce purement le hasard  
qui les mène sur les confins du pays des Satyres?

au pied même de montagne, on est situé ce  
 fameux sanctuaire de Bacchus? Peut-être  
 ne font-ils que se replier vers l'antique foyer  
 de leur race, et de leur religion. Les  
 Thraciens, malgré leur barbarie, nous sont  
 toujours représentés comme un peuple plus  
 adonné qu'aucun autre aux pratiques re-  
 ligieuses, à la magie, aux chants, aux  
 danses, aux initiations, à toutes les cérémo-  
 nies des cultes mystiques. On leur prête  
 une imagination exaltée, inquiète. Il faut  
 lire le sujet ce que raconte Théopompe  
 sous son nom de Cotys, qui existait dans les so-  
 litudes de la Thrace, égaré des lieux ombra-  
 géux. Athen. XII, 531